

A U Ð U R A V A Ó L A F S D Ó T T I R

LE ROUGE VIF
DE LA RHUBARBE

*Roman traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :

Upphækuð jörð.

Version revue par l'auteur pour la traduction française.

© Auður Ava Ólafsdóttir.

© Zulma, 2016, pour la traduction française.

Ce livre a été traduit avec le soutien de :



MÍÐSTÖÐ ÍSLENSKRA BÓKMENNTA
ICELANDIC LITERATURE CENTER

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Le rouge vif de la rhubarbe*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Elle avait promis à maintes reprises de ne pas descendre seule traîner sur le ponton. Avec ses béquilles, elle risquait de trébucher sur les déchets de poisson et de tomber dans la mer.

— Le ressac t'emportera, lui disait Nína.

Personne n'aurait pu imaginer qu'au lieu du ponton, Ágústína mettrait le cap sur sa plage privée. C'est qu'elle est du genre téméraire. À la voir crapahuter avec ses béquilles, on aurait pu croire le contraire. Pendant ce temps-là, Nína épluchait les pommes de terre sans se douter de rien.

Ágústína avait mis au point une tactique pour entrer en contact intime avec la mer : comme un gymnaste au cheval-d'arçons, elle se propulsait à la force des poignets par-dessus les roches arrondies du rivage. Les jambes suivaient, collées l'une à l'autre, telle la queue d'un petit cétacé qui laisserait son sillage sur le sable. Comment Nína eût-elle supposé qu'elle se métamorphosait en une espèce de phoque sur les récifs et que la plage de sable noir était son habitat naturel ?

Elle s'allonge entre deux pierres sur la grève, la tête dans le meilleur axe, en prolongement direct du nombril et des hanches, de manière à contempler la ligne d'horizon. L'odeur est âcre et salée. À quoi Nína peut-elle bien s'occuper en ce moment ? À dépiauter le poisson, probablement. Elle le saisit par une extrémité, pratique une fine incision dans la chair blanche tout près de la queue et arrache la peau en un tournemain.

Du rivage, on ne voit plus la maison rose saumon et nul n'imagine où elle se trouve, hormis Dieu qui, des hauteurs célestes, l'a quotidiennement dans sa ligne de mire : point minuscule sur le sable, sans défense ni abri.

Tiens, voici qu'apparaît le divin horloger en personne sous les apparences d'une colombe trimbalant une caméra huit millimètres contre son jabot. Aurait-il l'intention de réaliser un documentaire sur elle – sa création – tandis que le phare clignote et répand avec constance sa lueur rose dans le décor ? À y regarder de plus près, le volatile entre ciel et terre n'est pas une colombe, mais plutôt un grand labbe. Le voilà qui trace des cercles concentriques et se rapproche, puant et piaillant, avant de la cibler et de fondre sur elle comme un avion de chasse. Sans jambes pour détalier, elle mouline l'air avec l'une de ses béquilles : il importe de retourner les situations les plus fâcheuses à son avantage au moment

opportun. Car cette grève leur appartient : à elle et à Dieu. Son royaume touche ici au Sien. D'un certain point de vue, en affaissant les épaules et en remontant les genoux sous le menton, elle pourrait obstruer l'horizon. Elle pourrait remplir le ciel, occulter tout ce qui s'y trouve. Que dirait D-I-E-U alors ?

— Il a d'autres chats à fouetter, répliquerait Nína.

Ágústína veut justement profiter de l'occasion pour causer un peu avec le Tout-Puissant à travers les gros nuages. Seule à Seul. Sans se chamailler comme hier ; ça ne sert à rien de l'asticoter. Mais il n'est tout de même pas inutile de lui rappeler qu'il y a une certaine tradition historique en matière de miracles.

En haut des cieux, Dieu ne semble pas à l'écoute aujourd'hui.

— Nous sommes si peu de chose dans le vaste monde, soupirerait Nína.

Mais le grand labbe se rapproche, en concurrence avec la marée.

Les jambes déjà engourdies, elle sent l'eau glaciale mouiller le creux de ses genoux, ses cuisses et jusqu'à son dos. C'est quinze minutes de trop sur la grève, il est temps de rentrer dîner.

Elle extirpe de sa poche la lettre trempée d'eau de mer, en fait un rouleau qu'elle introduit dans le goulot de la bouteille, y ajoute un peu de sable

avant d'enfoncer le bouchon. La prochaine vague l'emportera, flottant sur le côté, tournoyant dans l'écume jaune. Juste au-delà, il y a un creux profond où les vagues font la culbute d'avant en arrière.

Il est l'heure d'effectuer un dernier survol de la zone par la pensée. Elle décolle lentement, comme un hélicoptère de sauvetage à la recherche d'une fillette perdue sur la côte. Le pilote se penche hors de l'appareil et crie dans son portavoix : « À table, Ágústína ! du poisson-loup à la poêle et de la compote de rhubarbe à la crème fouettée en dessert ! »

II

La maison où elle doit se rendre au plus vite se situe dans la rue la plus haute du village. D'un côté il y a la mer, de l'autre la Montagne, point culminant de la contrée, centre et pivot de la bourgade, qui domine de ses huit cent quarante-quatre mètres la plage de sable noir.

La tour violette dote la maison d'un cachet indéniable. Son origine reste obscure, de même que sa fonction ; quant à sa couleur, c'est que Vermundur avait reçu en cadeau des restes de peinture rose saumon et violette. En bas, on trouve le salon, la cuisine et la chambre de Nína. La chambre d'Ágústína se situe dans la tour. Malgré sa peur vertigineuse du vide, elle s'est convaincue d'emprunter l'escalier abrupt afin de bénéficier d'une vue tous azimuts : sur les toits de tôle ondulée qui prennent des reflets d'argent après la pluie, vers le sommet de la Montagne et sur le clocher de l'église – l'autre tour du village –, même s'il lui faut gravir, en rampant sur le lino usé, un total de treize marches. Depuis son lit dans la chambre haut

perchée, on ne voit plus la terre, comme si la tour flottait sur la mer.

Vermundur a son atelier au sous-sol. Il répare tout ce qui tombe en panne pour les épouses des marins partis au loin, radios ou réveils, il débouche les évier, change les conduites, remplace les vitres brisées par les tempêtes. Nína et elle bénéficient à discrétion de tous les services qu'un homme peut rendre. En ce moment, il donne dans les télé et se fait fort de procurer à Nína un poste Blaupunkt de qualité. Perplexe, Nína se demande quel emplacement lui trouver dans le petit salon. D'ailleurs, elle a déjà la radio.

— Aujourd'hui, ce ne sont plus des guerres de cent ans, mais des guerres de six jours...

Vermundur a un pick-up dans son atelier et la musique monte du sous-sol. Les Kinks.

You really got me.

Girl, you really got me now...

III

Dans la rue de la maison rose saumon, on trouve le commissariat avec sa cellule pour deux et l'église. Et bien au-delà des habitations et des derniers jardins du village, au flanc de la Montagne, à un emplacement défiant l'entendement, est perché le jardin de rhubarbe, un carré bien net de tiges d'un rouge éclatant coiffées de vert, dont nul ne connaît l'origine et que personne ne se soucie de cultiver. Son lopin de terre privé à elle, tout comme la grève.

Il lui avait fallu beaucoup d'énergie et de ténacité pour grimper jusque là-haut sous la pluie, toute seule avec ses béquilles. Même l'oiseau avait viré de bord.

Là, au soixante-sixième degré de latitude nord et à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, la rhubarbe atteignait soixante centimètres en août, mois privilégié pour sa récolte dans l'île. Une hauteur suffisante pour dissimuler deux corps nus étendus de tout leur long. Elle-même en avait fait l'expérience, d'abord assise au milieu du jardin, puis s'inclinant avec lenteur dans les

sombres profondeurs de la forêt de rhubarbe, entre les tiges roides, tandis que les feuilles aux veines enflées se rapprochent au-dessus de sa tête, réduisant le ciel à une rayure d'un blanc laiteux, jusqu'à exclure enfin le monde extérieur. Ensuite, une fois ôté le pantalon de velours rouge foncé, sentir une feuille froide et poisseuse contre le bas de son dos et l'odeur de terre chaude. La chair de poule se propage alors jusqu'au creux de la nuque.

Sa mère avait été conçue en un temps où sa grand-mère âgée de quarante-huit ans et toujours sans progéniture croyait sa période de fécondité révolue. Sa grand-mère était elle-même la treizième des seize enfants de l'arrière-grand-mère, sage-femme connue pour être peu portée sur les bébés. Dans cette lignée, unique rejeton de sa mère, *Ágústina* représentait la quatrième génération de filles venues au monde inopinément.

Si elle s'allonge la tête en contrebas, son champ visuel cadre un bout de la Montagne, par exemple le sommet ennuagé ; mais elle peut très bien choisir de resserrer le cadre sur un demi-oiseau mouillé, avec la mer d'un bleu-vert sombre en guise de fond. Il lui est ainsi loisible de couper à sa convenance les imperfections de la création, une aile par-ci, une autre par-là, des pattes par-ci, d'autres pattes par-là. Ou encore, levant les yeux de quelques millimètres, elle peut focaliser

son regard sur la nappe de nuages gris détrempés. Dans cette position, la pluie coule directement de ses pommettes à l'intérieur de ses oreilles, muant peu à peu la résonance originelle de la nature en pression sur la tempe et bourdonnement dans le cerveau.

Le temps s'est levé. Elle tire la lettre de la poche arrière de son pantalon et en extrait avec précaution une photo fatiguée. L'enveloppe sent le moisi et l'écriture est tachée par endroits.

L'humidité est presque insupportable ici, aux abords de la forêt touffue. Et la chaleur va de pair. Ce sont les nuits qui nous sauvent. C'est là qu'on récolte le fruit de ses efforts. Mon camarade, biologiste britannique, et moi sommes restés assis près du lac tard dans la nuit, à boire de la liqueur de banane. Celui qui a vu un lac grouiller de crocodiles à la pleine lune ne pourra jamais l'oublier. J'ai pensé que tu aimerais la photo. Elle a ton âge à peu près. Je l'ai retrouvée parmi de vieux papiers. J'ai appris que tu t'étais installée dans la tour. N'est-ce pas un peu trop dangereux? La semaine prochaine, nous nous enfoncerons encore plus avant dans la jungle.

Embrasse Nina de ma part. Grosses bises.

Ta maman.

Aucun doute que la photo fut prise quand le jardin verdoyait, comme maintenant. Sa mère et l'homme sont assis côte à côte, tournant le dos à la mer vert-jaune (la photo est en couleurs) et aux deux îles. À l'horizon, un bateau sort du brouillard, ramenant du poisson ou des cartouches de cigarettes et des postes de télé. Les feuilles des plants de pommes de terre ont fléchi dans les plus hauts jardins car la mi-août est passée. Le cliché a dû être pris avec l'appareil à déclencheur automatique de sa mère. Elle aimait bien en faire usage à cette époque de l'année, surtout pour immortaliser les oiseaux des marais et leurs nids. On distingue nettement des gouttes de rosée sur les feuilles, mais impossible de déceler, à l'attitude des deux personnages, si la photo a été prise avant ou après la conception d'Ágústína.

Sa mère est assise, bien droite, elle porte un cardigan boutonné à motifs jacquard – œuvre de Nína, sans doute – et regarde fixement l'objectif, tandis que celui qui allait devenir son père a la tête baissée. La photo semble avoir été prise trop tôt, un instant avant que l'homme ne se tourne vers la femme à ses côtés, si bien qu'on ne distingue pas la couleur de ses yeux. Nul besoin d'ailleurs, puisqu'elle en a hérité. Ses pieds n'apparaissent pas sur le cliché, mais il donne l'impression d'être grand. Au flou de l'image à

hauteur des genoux, on devine que sa mère a voulu tirer sur sa jupe sans y parvenir à temps. Comme si elle avait froid. Le destin, par nature ironique, aura doté Ágústína des beaux genoux de sa mère, alors que ses jambes sont invalides. Assise au milieu du jardin, elle pourrait méditer des heures sur l'instant infini qui a tout juste précédé ou tout juste suivi le début de son existence. C'est drôle – il lui semblait pourtant avoir minutieusement étudié la photo bien des fois : le couple a les doigts entrelacés, affleurant la terre meuble.

— Elle a été drôlement courte, l'union de tes parents, dit Nína. Quatre ou cinq jours tout au plus. Et il a plu tout le temps.

Nul ne savait qu'Ágústína était perchée là-haut, cependant, et malgré l'abondance de rhubarbe dans leur propre jardin, les femmes en tablier pouvaient très bien monter couper quelques belles tiges rouges et luisantes de leur couteau affûté, les ficeler en botte et les rapporter dans leur cuisine carrelée. Elles trancheraient à tour de bras ce matériau à confiture poussé tout seul, ne laissant que les souches, jusqu'à parvenir au cœur du jardin, dans le refuge d'Ágústína ; elles s'arrêteraient alors, surprises de trouver une jeune fille allongée en pareil endroit. Mais peut-être s'interrompraient-elles juste avant de la débusquer, satisfaites d'une récolte de rhubarbe

bien suffisante pour ce soir-là. Quitte à revenir le lendemain. Sauf qu'elles ne reviendraient pas le lendemain, parce qu'aucune femme de l'île n'arrivait à venir à bout de toute la rhubarbe de son propre jardin. Elles n'avaient simplement pas assez de bocal. Dussent-elles mettre de la confiture de rhubarbe en couche sur toutes les tartes de l'année, sur les tartines du goûter et pour accompagner le gigot d'agneau, elles avaient tôt fait d'accumuler assez de réserves pour tout l'hiver. Aussi laisseraient-elles l'autre moitié du jardin tranquille et n'y remettraient-elles plus les pieds avant l'été suivant.

Alors *Ágústína* pourrait rester là-haut. On l'oublierait. La neige tomberait sur elle. Qu'aurait-il pu lui arriver ? Où la jeune infirme a-t-elle bien pu aller ? On téléphonerait à *Vermundur*, le chef de la brigade de sauvetage, et on partirait à sa recherche du côté du port, dans les bateaux ; on arpenterait la grève, mais personne n'aurait l'idée d'aller explorer le jardin, là même où elle avait été conçue. Personne ne soupçonnerait qu'elle soit là, à la recherche de son origine, creusant pour trouver ses racines dans les ténèbres de la forêt de rhubarbe.